

ALERAMO Sibilla (1876-1960), *Una donna* (Feltrinelli 2013, 172 p.) trad. fr. par Pierre-Paul Plan : *Une femme* (éd. du Rocher, 2002)



Alors que Rina Faccio n'a que dix ans, son père transfère sa famille dans une petite ville des Marches. Mariée à 15 ans, elle se sent vite prisonnière dans la vie de petite province qu'elle partage avec un mari fruste pour qui elle n'a pas d'estime. A 19 ans elle met au monde un fils et croit que l'amour total qu'elle lui porte lui suffira pour s'épanouir. Mais ce n'est qu'une illusion, qui la conduira à une tentative de suicide.

Écrit en 1903 et publié en 1906 sous le pseudonyme de Sibilla Aleramo, *Una donna* est le récit, autobiographique et romancé, de cette première période de sa vie. Le livre obtient immédiatement un très grand succès ; traduit dans de nombreux pays, il consacre la première auteure italienne délibérément féministe.

Le roman se veut le témoignage d'une prise de conscience : celle d'une femme qui réalise qu'elle ne peut pas vivre sans être une personne à part entière, et pas seulement une mère et une femme, comme l'étaient toutes les femmes de son temps. « In realtà *la donna* è una cosa che esiste solo nella fantasia delle uomini : ci sono *delle donne*, ecco tutto » (p.95).

Le récit se déroule en vingt deux chapitres, regroupés en trois parties.

La première partie décrit la petite enfance de l'héroïne et la vénération qu'elle a pour son père. Puis la tentative de suicide de sa mère consécutive aux infidélités de son mari, et le viol que la jeune fille subit à 15 ans de la part d'un employé de son père qu'elle sera obligée d'épouser.

La deuxième partie relate l'isolement dans lequel elle se trouve et, parallèlement, son émancipation intellectuelle à travers la lecture et l'écriture. Puis son mari est licencié de l'usine de son père, elle va s'installer à Rome avec lui et leur fils. Elle collabore à la revue *Mulier* (dans la vie réelle, elle a dirigé à cette époque la revue *L'Italia femminile*). Elle s'intéresse à la question sociale en découvrant les quartiers pauvres de Rome et le phénomène de la prostitution.

Troisième partie : son mari ayant été repris par l'usine et promu au poste de directeur, elle est forcée de revenir dans la petite ville. Mais elle ne supporte plus cette vie exigüe et familialement pénible. Son mari refusant la séparation et exigeant la garde de leur jeune fils, elle part à Milan, les abandonnant tous les deux définitivement. « Io restavo proprietà di quell'uomo, dovevo stimarmi fortunata ch'egli non mi facesse ricondurre colla forza. Questa era la legge ». Dans la grande ville, elle se consacre à des œuvres sociales, à l'enseignement, et termine le projet de sa vie, celui d'écrire pour son fils un livre qui soit un testament spirituel et moral pour quand il sera devenu adulte. Le livre se termine avec ces mots : « Ed è per questo che scrissi. Le mie parole lo raggiungeranno ».

J'ai trouvé quelques longueurs dans les passages où elle veut rendre l'intensité de l'amour qu'elle a pour son fils. Comme si elle forçait le trait pour se déculpabiliser de l'avoir abandonné. Mais la tension permanente avec laquelle elle veut se réaliser comme femme, et par ailleurs la simplicité du style, classique et peut-être très légèrement suranné, rendent la lecture captivante : j'ai "avalé" ce roman autobiographique d'une traite.

François GENT
Décembre 2016

